

Lorsque je lui ai annoncé que j'irais chez Rebecca, Pierre n'a pas compris pourquoi je ne préférais pas élire domicile chez Valérie. Ma fille aînée habitait seulement à quelques rues de chez nous sur la Rive-Sud, la maison comptait une chambre d'amis et j'aurais pu l'aider à prendre soin des enfants en soirée, Marc travaillant de nuit vu la finale de hockey qui battait son plein et donnait au centre-ville des airs de révolution. Rebecca, quant à elle, habitait un petit quatre et demie en plein cœur du Plateau-Mont-Royal, un quartier effervescent de la métropole situé à plus de quinze kilomètres de chez nous. Là-bas, je serais réduite à dormir sur le canapé-lit du salon, sans compter que l'horaire de travail de Rebecca était irrégulier, de sorte que ma présence risquait de l'embêter si elle devait rentrer tard ou, au contraire, se lever très tôt.

— Et puis tu ne trouveras jamais de stationnement dans son coin ! avait conclu Pierre.

C'est pourquoi je me suis écriée « Bingo ! » ce matin-là en passant en marche arrière et en braquant les roues de ma Jetta de manière à me saisir du créneau entre une Jeep et une Plymouth au pare-chocs orné

d'un autocollant FUCK BUSH, tout juste au pied de l'escalier en colimaçon qui menait au triplex de la rue de Mentana dont ma fille louait le deuxième étage. Car la frilosité de Pierre avait suffi à m'angoisser. Tout au long du trajet, je n'avais pu faire autrement que de me demander : allais-je tourner en rond durant de longues minutes dans les rues du voisinage à la recherche d'un endroit où me garer ? Et s'il n'y en avait pas, serais-je obligée de faire demi-tour, traverser le pont en sens inverse et regagner la Rive-Sud, voyant ainsi mon programme s'évaporer en fumée ? Par *programme*, j'entendais bien sûr le fait de passer un peu de temps avec Rebecca, mais surtout, je peux le dire, organiser des retrouvailles entre elle et Raphaël, son ami d'enfance, le fils de ma grande amie Murielle.

L'air frais de la matinée d'avril me pinçait les joues. Pendant que je récupérais mes effets dans le coffre de la voiture, de l'autre côté de la rue, un homme de grande taille vêtu d'un complet rayé pressait ses enfants de grimper dans sa Subaru. Les arguments qu'il invoquait — la privation de jeux vidéo, les limites de sa patience — n'avaient pas grand effet sur les cris des deux fillettes, les boîtes à lunch échappées par terre et les écharpes emmêlées dans les sangles des sacs à dos. J'ai pensé que je n'avais pas convenu d'une heure d'arrivée précise avec Rebecca et que ça n'avait pas semblé la déranger : « Il faudrait que tu arrives avant dix heures pour que je te remette le double des clés », telle avait été sa seule indication. La Subaru a disparu au bout de la rue tandis que j'atteignais le balcon du deuxième étage

dont le revêtement en bois accusait quelques signes de pourriture. Rebecca est venue m'ouvrir. Une serviette verte enroulée autour du corps, une rouge entortillée sur sa tête et son téléphone cellulaire collé sur son oreille, elle m'a fait la bise, une main recouvrant le microphone de son appareil.

— Oh, des fleurs! s'est-elle exclamée.

Elle m'a serrée dans ses bras et elle m'a dit qu'il y avait *des millénaires* qu'on ne lui en avait pas offert, ce qui m'a tout de suite rassurée sur la pertinence de mon programme. Son corps était chaud et toujours aussi mince et ferme. J'ai fait claquer la porte derrière moi tandis qu'elle disparaissait au bout du corridor en sautillant sur la pointe des pieds, sans doute en raison de l'air frisquet qui s'était engouffré dans l'appartement. Elle a repris sa conversation d'une voix chantonnante :

— Oui, ma mère... oh... pour deux jours...

Dans le salon, première pièce à laquelle on accédait une fois franchi le minuscule vestibule où s'entassaient les innombrables chaussures et bottes de cuir de ma fille, j'ai déposé ma valise par terre et le bouquet de tulipes sur la table basse, parmi un bol à café ébréché, un contenant de compote de pommes et un tas de bouquins, la plupart ouverts et retournés à l'envers, écartelés à plat pour en garder la page. Si ma fille lit autant, c'est parce qu'elle est journaliste à la section culturelle d'un grand quotidien montréalais, et tous les samedis, dans le cahier D, elle se transforme en critique littéraire, bien qu'elle s'entête souvent à dire que personne ne s'intéresse à ses comptes rendus; tout

au mieux, affirme-t-elle, on se contente de compter les étoiles au bas de la page. Aussi dois-je la détromper à tous les coups : « Eh bien, moi, ma chère, je te lis fidèlement, religieusement ! » Et ce n'était rien : ce que j'avais encore plus hâte de lire, c'était son roman, une belle saga dont elle m'avait entretenue à quelques reprises avant de terminer son baccalauréat en littérature. Mais quand nous le pondrait-elle enfin, je n'en savais rien. Par respect pour cette culture du secret qu'on disait parfois nécessaire à l'acte créateur, il y avait longtemps que je n'avais pas abordé le sujet avec elle, ce qui me rendait d'autant plus impatiente de découvrir cet univers qui se déployait à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et racontait l'histoire de mademoiselle Anne, une fille du roi qui débarquait en Nouvelle-France et qui, envers et contre tous, rejetait son destin pour fonder une école. Je dois dire que j'avais toujours eu un faible pour les personnages d'enseignantes : j'en avais été une moi-même avant de prendre ma retraite un an plus tôt.

— Tu fais comme chez toi, *mom* ! a crié Rebecca, quelque part au fond de son appartement. Je vais m'habiller.

Afin de faire un peu de clarté, j'ai écarté les rideaux de coton écru d'un geste sec, et c'est tout juste après qu'il s'est produit un certain incident. Fidèle à mon habitude, j'ai voulu me recoiffer, et comme il n'y avait pas de miroir dans le salon, j'ai dû me rendre dans la salle de bains. Des effluves de savon et de shampooing fruité embaumaient la pièce et le ventilateur

ronronnait de façon poussive. Aussi, comme il flottait encore un nuage d'humidité qui risquait de transformer ma tignasse en une grosse boule de frisottis, je me suis dépêchée. Mais voilà : lorsque j'ai voulu jeter les quelques cheveux pris entre les dents de mon peigne dans la poubelle près de la cuvette, je suis restée figée. Sur un amoncellement de kleenex, j'ai aperçu un tube de latex couleur sable, tout flasque, rempli d'un liquide grisâtre. J'ai porté une main à ma gorge tandis que le séchoir se mettait à ronfler dans la chambre de Rebecca. Je n'avais jamais vu un condom d'aussi près, encore moins un condom qui avait servi à ma fille, et je ne savais pas ce qui me dérangeait le plus : le fait que Rebecca ne m'avait pas confié qu'elle fréquentait quelqu'un depuis sa rupture avec Simon ou le fait que, n'osant pas déposer mes cheveux sur ce condom qui m'avait l'air — je l'aurais juré — encore mouillé, je les ai fourrés dans la pochette intérieure de mon sac à main. Comme si cela ne suffisait pas, en étirant le cou davantage, j'ai aperçu l'embout bien rempli d'un autre condom qui émergeait d'un kleenex et pendait mollement sur la paroi extérieure de la poubelle.

Je suis sortie de la salle de bains après m'être battue contre la poignée dont le mécanisme aurait gagné à être huilé. Rebecca avait revêtu un jean bleu et un chandail blanc à manches pagode ; ses cheveux blonds tombaient sur sa nuque délicate.

— Je vais voir l'expo de photos de Raphaël cet après-midi ! ai-je lancé, comme si de rien n'était. C'est une série sur l'Inde, cette fois.